



HAL
open science

Du requerimento de la Mina do ouro au requerimento du Nouveau Monde.

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Du requerimento de la Mina do ouro au requerimento du Nouveau Monde.. Les
Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes, 2003, 324, pp.97-118. hal-04049954

HAL Id: hal-04049954

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04049954v1>

Submitted on 27 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DU REQUERIMENTO DE LA MINA DO OURO AU REQUERIMIENTO DU NOUVEAU MONDE

L'expérience africaine du Portugal fut une source d'inspiration pour les découvreurs castillans du Nouveau Monde. Christophe Colomb, qui en tira tout le profit que l'on connaît, s'y référa sans ambages lorsqu'il proposa aux Rois Catholiques d'avoir recours à l'esclavage des Indiens de l'Española¹, suggestion non retenue par les souverains, soucieux d'éviter de flagrantes contradictions. Toutefois, s'agissant, à la requête du Saint-Siège — fortement sollicitée —, de convertir les indigènes à la « véritable foi », les Castillans s'inspirèrent des méthodes de leurs voisins, en relation depuis plusieurs siècles avec les royaumes de l'Afrique occidentale.

A ce propos, João de Barros, particulièrement bien informé de par ses fonctions de trésorier de la Casa da Mina, relate avec une minutie particulière dans son œuvre *Asia* (1553)² l'entrevue de 1482 entre Caramansa, chef de la région du village de Duas Partes, et Diogo Dazambuja, capitaine de l'expédition chargée par le roi Jean II, de construire une forteresse sur ces rivages afin de protéger les transactions. Le cérémonial de la rencontre et le discours adressé par le Portugais au souverain africain n'eurent rien d'improvisé : on y devine une sémiologie et une rhétorique parfaitement réglées, que les Castillans ne prirent toutefois pas entièrement

(1) Voir : Jean-Pierre Tardieu, « Cristóbal Colón y Africa », article inédit.

(2) João de Barros, *Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente*, Lisbonne : Germão Galharde, 1553. Nous utiliserons le fac-similé de 1932 publié par l'Université de Coimbra et reproduit en 1988 par l'Imprimerie Nationale du Portugal et la Casa da Moeda, dans le cadre du Programme National d'Éditions Commémoratives des Découvertes Portugaises. Les références sont tirées du premier volume consacré à la Première Décade.

comme modèle pour l'élaboration de leur *requerimiento* à Valladolid en 1513, requête présentée pour la première fois l'année suivante au cacique de Cenú, comme le frère Las Casas, puis exposée à Atahuallpa en 1532 par Francisco Pizarro à Cajamarca, grâce à l'entremise de Fray Vicente de Valverde.

1 — Le *requerimento* de la Mina do Ouro

1 — 1 — Circonstances historiques

Les entreprises portugaises le long des côtes africaines durent beaucoup, on le sait, à l'infant Henri le Navigateur (1394-1460), frère du roi dom Duarte. La *Chronique de Guinée* (1453), de Gomes Eanes de Zurara, retrace l'histoire des interventions jusqu'en 1448, année où le prince décida de donner la priorité aux échanges économiques sur les activités de type belliqueux. A vrai dire, le chroniqueur royal, à la différence du marin Alvise Ca' da Mosto³, préfère mettre l'accent sur la motivation religieuse de ces expéditions, pour la plus grande gloire de son personnage. C'est la cinquième raison de l'entreprise menée par l'infant, exposée dans le chapitre VII :

A quinta razom, fo e o grande desejo que avya de acrescentar em a sancta fe de nosso senhor Jhu Xpõ, e trazer a ella todallas almas que se quisessem salvar, conhecendo que todo o mesteryo da encarnaçom, morte e paixom de nosso senhor Jhu Xpõ, foe abrado a esta fim, scilicet, por salvaçom das almas perdidas, as quaaes o dicto senhor querya, per seus trabalhos e despesas, trazer ao verdadeiro caminho, conhecendo que se nom podya ao senhor fazer mayor oferta [...]; ca eu que esta estorya screvy, vi tantos homees e molheres daquellas partes tornadas aa sancta fe, que ainda que este principe fora gentyo, as oraçoões daquestes eram abastantes pera o trazer a salvaçom. E nom tam soamente vy aquestes, mas vy seus filhos e netos tam verdadeiros xpaãos como se a devynal graça espirava em elles pera lehe dar claro conhecimento de sy meesmo⁴.

(3) On consultera le récit du Vénitien dans la traduction de Frédérique Verrier *Voyages en Afrique noire d'Alvise Ca' da Mosto (1455 et 1456)*, Paris : Ed. Chandeigne/Unesco, 1994.

(4) *Chronica do descobrimento e conquista de Guiné, escrita por mandado de elrei D. Affonso V*, éd. du vicomte da Carreira, Paris : J.-P. Aillaud, 1841, p. 47-48. On utilisera plus facilement la traduction de Léon Bourdon, *Chronique de Guinée (1453)* de Gomes Eanes de Zurara, Paris : Ed. Chandeigne, 1994, p. 53-54.

En ce sens, Barros se montrera d'ailleurs le fidèle continuateur de Gomes Eanes de Zurara, à qui il emprunte maints éléments pour l'évocation des premières opérations⁵.

À la mort du prince, la poursuite de son œuvre releva de l'initiative privée⁶. En 1468, Alphonse V afferma le « *resgate e trauto* » de Guinée à Fernão Gomes. Deux proches de ce dernier, João de Santarém et Pêro Escobar, abordèrent en 1471 les rives du São João, au Ghana actuel, tout près du village de Saama⁷, où ils obtinrent beaucoup d'or, ce qui les poussa à dénommer cet endroit Mina do Ouro⁸. D'autres localités très proches en fournirent également une grande quantité, comme Axim, Anda, et un village situé de part et d'autre de la rivière Benya, Aldeia das Duas Partes⁹, lieu où, deux lustres plus tard, s'établirent les Portugais. Conscient en effet de l'importance stratégique de la côte pour les activités économiques de son royaume, Jean II, successeur d'Alphonse V qui avait signé le traité d'Alcaçobas avec Isabelle de Castille en 1479, s'appuya sur le monopole confié au Portugal par le Saint-Siège pour décider d'y construire une factorerie-forteresse.

Diogo de Azambuja, chevalier de l'Ordre d'Avis, se vit chargé de mener à bien le projet. Le 12 décembre 1481, il prit ainsi la tête d'une flotte de dix caravelles transportant

(5) Dès le chapitre premier du livre premier de la première décade, il ne laisse nul doute à cet égard : « *Nosso fenhor como por sua misericordia abrir as portas de tanta infidelidade y idolatria pera fалуaçam de tantas mil almas que o demônio no centro daquellas regiões y prouincias bárbaras tinha catiuas, fem noticia dos méritos da nóssa redeçã...* » (*op. cit.*, p. 14).

(6) On se référera à cet égard à l'ouvrage de J. Bato'ora Ballong-Wen-Mewuda, *São Jorge da Mina, 1482-1637*, Lisbonne-Paris : Fondation Calouste Gulbenkian, 1993, p. 45-58.

(7) Le navigateur Duarte Pacheco Pereira, qui prit part à la reconnaissance des côtes par les Portugais, faisant la description du littoral africain jusqu'au Gabon dans son œuvre *Esmeraldo de situ orbis* (1506-1508), présente Sama, peuplé de cinq cents habitants, comme un gros village ; cité par Pierre Kipré, in : *Histoire Générale de l'Afrique*, t. IV, *L'Afrique du XII^e au XVI^e siècle*, dir., Unesco/NEA, 1985, p. 357.

(8) Le métal provenait de l'intérieur, principalement de la confédération Akan, comme le rappellent François Renault et Serge Daget, *Les traites négrières en Afrique*, Paris : Karthala, 1975, p. 73.

(9) Ces villages appartenaient aux communautés lagunaires, indépendantes les une des autres, qui, comme les Akan, faisaient partie du groupe Kwa ; voir : Pierre Kipré, *op. cit.*, p. 366.

six cents marins, soldats et artisans, et de deux hourques chargées de tous les matériaux nécessaires aux travaux. L'arrivée au point de destination, Aldeia das Duas Partes, s'effectua le 19 janvier 1482. Bon accueil fut réservé aux Portugais par Nana Kwamena Ansa, roi d'Eguafo¹⁰ dont dépendait le village, nommé Caramansa par la chronique¹¹.

Nous nous limiterons ici à l'analyse des propositions de Diogo de Azambuja au roi d'Eguafo, telles que les présente Barros.

1 — 2 — Analyse du discours

Dans sa relation de la rencontre entre Diogo Dazambuja et Caramansa¹², le chroniqueur retint le plus important, à savoir la sémiologie de l'événement, telle qu'il put la découvrir à travers les rapports consultés dans les archives de la Casa da Mina, et dont on devine qu'elle devint paradigmatique dans la poursuite de la découverte, lors des négociations préalables à l'établissement des traités luso-africains.

L'entrevue s'effectua après la célébration de la première messe dite dans cette contrée de l'« Ethiopie », cérémonie d'action de grâce pour le bon déroulement du voyage et d'imploration pour la conversion des autochtones, qui suscita, à en croire Barros, une profonde émotion chez les participants, persuadés du caractère sacré de leur mission¹³. Cet office,

(10) Selon D'Olfert Dapper, « anciennement le village de la Mine avait deux maîtres ; une moitié dépendait du Roi de Guafo, & l'autre de celui de Fetu ». Pour la description du site et du château avant la prise par les Hollandais en 1637, voir ce même auteur, *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1686, p. 280-283.

(11) J. Bato'ora précise que les termes « manse » et « caremanse » furent employés par Eustache Delafosse, dans la relation de son voyage sur la côte de Guinée pour désigner le roi et le vice-roi à qui il demanda, une fois arrivé à La Mina, la permission de commercer dans le pays. Voir : *Voyage d'Eustache Delafosse sur la côte de Guinée, au Portugal et en Espagne (1479-1481)*, éd. de Denis Escudier, Paris : Ed. Chandeigne, 1992, p. 27. Dans l'empire du Mali, « mansa » désignait le souverain, le chef suprême ; voir : Joseph Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique Noire*, Paris : Hatier, 1978, p. 133.

(12) Nous adopterons ci-dessous l'orthographe et les dénominations utilisées par Barros.

(13) « *A qual foy ouuida dos nossos com muytas lagrimas de deuaçam, dando muytos louuóres a deos em os fazer dignos que na força de tanta idolátria o podeffem louuar y glorificar em facrificio de louuor, pedindolhe pois lhe aprouera ferem elles os primeiros que leuantássem altar de tam alto facrificio, que lhe*

il n'est pas inutile de le préciser, se déroula sous un grand arbre, à l'endroit choisi pour la construction. Il s'agissait en fait d'une prise de possession, au nom du roi et du véritable Dieu qui le mandait, d'un lieu probablement vénéré par les habitants¹⁴.

Forts de leurs certitudes, les Portugais donnèrent à l'entrevue une solennité impressionnante destinée à convaincre le chef local de la puissance de leur maître et, partant, de leur Dieu. Assis sur une chaise à haut dossier, symbole de majesté, vêtu de brocart, étoffe de soie brochée d'or ou d'argent particulièrement prisée par les grands seigneurs du Moyen Âge, orné d'un collier d'or et de pierrerie, entouré de ses capitaines en habits de fête, Diogo Dasambuja attendit Caramansa qui emprunterait pour venir à lui une longue allée formée par ses hommes¹⁵. Ce cérémonial relève bien évidemment de la symbolique chrétienne, de par le signifié du cheminement imposé au chef africain jusqu'au représentant du monarque portugais, vicaire du Dieu ordonnateur de l'univers et de la société humaine.

Soucieux aussi de son effet, Caramansa se présenta à la tête d'un groupe de guerriers, aux corps brillants d'huile, brandissant sagaies et boucliers, arcs et carquois, faisant résonner tambours, cornes et sonnailles. Afin d'inspirer un sentiment de crainte aux nouveaux venus, nombre d'entre eux étaient coiffés d'une peau incrustée de dents d'animaux. Le but ne fut point atteint, si nous en croyons Barros : les sonorités agacèrent les oreilles des Portugais, peu habitués à ces rythmes étranges, et l'accoutrement les aurait plutôt fait

desse fazer y graça pera atraher aquelle póuo jdolátra a sua fe, com que a jgrea que aly fundassem fosse duravel te fim do mundo». *Op. cit.*, p. 73.

(14) Ne s'agissait-il pas d'un arbre fétiche ? Cet arbre, d'une particulière hauteur, se détachait en effet de la végétation environnante, tout comme les irokos ou les baobabs qui servaient de résidence à des *vodun* sur la côte des esclaves. Pour plus de détails sur cet aspect religieux, voir : Dominique Juhé-Beaulaton, « Arbres et bois sacrés de l'ancienne Côte des Esclaves. Des repères historiques », in : Jean-Pierre Chrétien et Jean-Louis Triand, dir., *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*, Paris : Karthala, 1999, p. 101-118.

(15) « *Elle affentado em huã cadeira alta vestido em hu pelôte de brocado, y com hu colar douro y pedraria : y os outros capitães todos vestidos de festa : y affy ordenada a outra gente que faziam hua comprida y larga rua, pera que quando Carámanfa viêffe que o uiffe naquelle aparato* ». *Op. cit.*, *ibid.*

mourir de rire que de peur¹⁶. Au-delà de la comicité recherchée par le chroniqueur, un aspect primordial ressort de cette description, qui ne manque pas d'intérêt pour notre propos, à savoir l'évidente incompréhension entre deux systèmes de représentation sans commune mesure.

Caramansa respecta les normes régissant en son pays l'accueil d'un ami. Tout en invoquant la paix, il prit par deux fois la main du chef portugais, faisant claquer ses doigts contre les siens, coutume encore pratiquée de nos jours sur la côte¹⁷. Après avoir reçu les salutations des principaux personnages accompagnant le roi, Dazambuja s'adressa à son hôte par l'intermédiaire d'un interprète pour lui délivrer le « *requerimento* »¹⁸.

Ce discours, fort bien structuré, comporte deux propositions : la première, d'intérêt spirituel, exhorte Caramansa à se convertir, et la seconde se réfère à la construction de la forteresse. Comme il se doit, le premier temps occupe un espace plus important. La progression didactique se décompose en quatre segments hinaïres.

Dans une brève introduction, Dazambuja affirme que ses propos sont dictés par le désir de son souverain de prouver sa reconnaissance envers le roi pour le bon accueil qu'il a toujours réservé à ses bateaux. Celle-ci ne peut mieux se manifester que par le souci du salut de Caramansa, d'où un long développement explicatif.

(16) « *Caramansa como tambem éra hómen q queria mostrar feu eftado, veo com muyta gente pósta em ordenança de guerra : com grande marinada de atabáques, bozinas, chocalhos, y outras coufas que mais estrugiam que deleitáuam os ouuidos. Os trájos de fuas pefóas erã os naturáes de fua própia carne : untádos y muy luzidos que dáuam mais pretidam aos coiros, coufa que elles cosftumáuam por louçainha [...]. Pore geralmente em feu módo todos vinham armádos, huís com azagayas y efculos, ótros com árcos y cóldres de frechas : y muytos em lugar de árma da cabeça hua pelle de bogio, o cáfco da qual todo era encrauado de dentes dalimarias, todos tam difórmes com fuas jnuécões por mostrar ferocidade de hómees de guerrra, q mais mouiam a riso que a temor* » *Ibid.*

(17) « *...tomou Carámãfa a mão a Diógo Dazambuja, y tornandoa a recolhér, deu hu trinco com os dedos dizado esta paláura, bere, bere, que quer dizer páz, páz, o qual trinco entrelles é o final da mayór cortesia que se póde fazer* ». *Id.*, p. 74.

(18) Le mot, pour évoquer la requête, est mis dans la bouche de Caramansa par le chroniqueur lui-même ; voir : *op. cit.*, p. 76. Pour les citations suivantes, voir : p. 74 et 75.

S'ensuit en effet une définition du concept de l'âme en deux mouvements, courts mais profondément suggestifs, dont le premier, de portée initiatique, est manifestement destiné à intriguer l'Africain, supposé être habité par des préoccupations métaphysiques. Bien le plus précieux de l'homme, l'âme lui procure l'entendement pour connaître et comprendre toute chose : « *...coufa mais preciosa que os homees tinham, por ella fer a que lhe daua vida jntendimento pera conhecer y entender todas coufas...* ». En ce sens, elle différencie l'homme de la brute, et ce corollaire du premier élément laisse clairement entendre que, s'il n'adhère pas à la foi proposée, Caramansa ne se dépouillera pas de son animalité et ne pourra donc point partager le secret du cosmos : « *...y per a qual o homen era diferente dos brutos* ». Cette façon de présenter une proposition fondamentale du christianisme, qui tient d'une pédagogie profondément méprisante pour le destinataire, est caractéristique du christianocentrisme de l'époque.

Après avoir ainsi chatouillé l'amour propre de Caramansa, Dazambuja introduit dans une deuxième étape la notion de « créateur ». Cette inversion par rapport à la formulation du Credo relève de nouveau d'une démarche adaptée. Le créateur du ciel, du soleil, de la lune, de la terre et de toutes les choses s'y trouvant correspondrait certes au demiurge chrétien, s'il n'était plutôt présenté comme le suprême initiateur, autre concession à la représentation de la mentalité africaine admise au Portugal. Car l'intelligence de l'âme, indispensable à l'entendement de l'univers, n'est révélée qu'à celui qui a foi en ce Dieu : « *E aqle que a quifeffe conhêcer, era necessário ter primeiro conhecimento do fenhor que a fizera, o qual era deos que fizera o céu, fol, lua, y terra, com todas coufas que nella há...* ».

Cette adaptation de la première phrase du Credo étant effectuée, le discours sollicite de nouveau l'amour propre du récepteur, et remet à plus tard l'introduction du deuxième article de la foi, à savoir la croyance en Jésus-Christ. Après avoir laissé planer des doutes sur la supériorité de l'auditeur face au règne animal, on le menace maintenant d'anomalie au regard du genre humain, dans la mesure où tous les autres princes de la Chrétienté, c'est-à-dire une grande part de l'humanité, partagent la croyance du roi du Portugal¹⁹ :

Ao qual deos, el rey de Portugal feu fenhor y todos os

(19) On retrouve, nous le verrons ci-dessous, une transposition de cet élément dans le *requerimiento* de Cenú, où il est affirmé que les habitants des autres îles ont embrassé la foi chrétienne.

outros principes da Christandade (que era hua grande parte da terra do mundo) reconheciam por criador y fenhor : y a elle adoráuam y nelle criam como aquelle de quem tinham recebido todas coufas...

L'argument, dépourvu de fondement historique, est, d'autre part, théologiquement irrecevable. Mais, relevant d'une perception naïve de l'autre, il se veut habilement politique.

La fin de la phrase revient au Credo traditionnel pour introduire un de ses éléments essentiels, mais en relation avec les craintes attribuées à une mentalité primitive, à savoir la sanction divine du comportement de l'individu après la mort « ...y a quem a sua alma auia de jr dar conta depois da morte do bem y mal que nesta vida fizera ». L'affirmation de la dimension rémunératrice du démiurge entraîne l'exposition classique de l'existence du paradis et de l'enfer, encore que le discours insiste pesamment sur une représentation particulièrement populaire de ce dernier destinée à susciter l'effroi, tant il était admis que la peur était le commencement de la sagesse :

...y a quem a sua alma auia de jr dar conta depois da morte do bem y mal que nesta vida fizera. Por ser hu fenhor tam justo, que aos boões leuáua ao ceo onde elle estáua y aos máos lançáua no abifmo da terra, lugar chamado inférno, habitaçam dos diábos, atormentádores destas almas...

Après avoir tenté de susciter un intérêt pour le moins ambigu envers le démiurge rémunérateur, le discours, dans une troisième étape, énonce une exigence *sine qua non*. Seuls peuvent avoir accès au suprême initiateur les bénéficiaires des effets purificateurs du baptême. Afin de faciliter la compréhension, le sacrement est présenté d'abord, premier élément de la démarche explicative en accord avec l'image du primitif sous-jacente dans toute cette adresse, comme un acte initiatique, puis, second élément, à travers une comparaison empruntée à la quotidienneté la plus élémentaire :

...as quães coufas pera elle Carámanfa poder entender, era necessário fer lauádo em hua agoa fancta, a que os Christãos chamã baptifmo da fe. Porque bem como as águoas do rio láuam os ólhos pera milhór verem quando estam pejádos dalgu pó ou coufa que os cega : affy esta águoa baptifmal lauáua os ólhos dáalma pera poderem ver y entender as coufas que tratam da mesma alma...

Puis Diogo Dazambuja passe à l'exhortation qui conclut la proposition d'ordre spirituel. Elle se décompose également en

deux mouvements. Dans le premier, le Portugais, sur ordre de son roi, invite Caramansa à reconnaître ce Dieu comme son créateur, à l'adorer jusqu'à sa mort et à recevoir le baptême en témoignage de son engagement. Cette conversion accomplie, il a pouvoir d'offrir au chef africain devenu, selon la terminologie classique, son ami et son frère en Christ — il s'agit là de la première référence au personnage central de sa foi —, une alliance inconditionnelle :

O qual baptifmo, fe elle Carámanfa aceptáffe y recebêffe, elle Diógo Dazambuja em nome del rey feu senhor lhe prometia daly em diante de o auer por amigo y irmão nesta fe de Christo que professáua, y de o ajudar em todas as coufas que delle teueffe necessidáde.

La seconde proposition, dont nous allons examiner maintenant l'expression, suppose donc l'acceptation de la première. Et Dazambuja de faire miroiter les avantages de la communion de Caramansa au christianisme : elle lui permettrait de bénéficier de l'appui des Portugais, dont il voyait la puissance de ses propres yeux (on comprend mieux maintenant l'importance du cérémonial), pour le plus grand bien de sa gloire personnelle et de son royaume :

E que em final deste prometimento, elle éra aly vindo com toda aquella gete pera o que compriffe a sua honrra y bem de feu estádo, y nam fómte per aquella vez acharia aquella ajuda, mas em todo o tempo que elle permanecesse naquella fé de Christo, deos y senhor nófso que lhe elle amoestáua.

A la vérité, cette proposition d'alliance ne manque pas d'une certaine ambiguïté. La démonstration de force à laquelle le capitaine portugais vient de faire allusion limite singulièrement le respect du libre-arbitre du partenaire, condition pourtant indispensable à la validité de toute conversion en bonne théologie. De plus Dazambuja n'hésite pas à faire appel à la cupidité de son interlocuteur, ce qui nous laisserait quelques doutes quant à la sincérité de la première proposition si nous n'évitions une projection éthique sur un lointain passé. Non seulement il dispose d'une force dont il fait parade, mais il est à même d'offrir des marchandises d'une richesse inconnue en ces lieux jusqu'à présent : « *elle vinha bem prouido de mercadorias y coufas muy ricas que ajnda aly nam foram vistas...* ».

Et l'on en vient ainsi au cœur du sujet : il ne s'agit pas pour le capitaine de présenter *ex abrupto* l'objet de sa mission, à savoir la construction d'une forteresse destinée à assurer

le contrôle des échanges économiques sur la côte, mais de laisser entendre au souverain africain que, s'il veut jouir des richesses évoquées, il lui revient de fournir à son hôte les moyens de protéger ces marchandises et de faciliter le séjour des convoyeurs grâce à l'édification d'une maison forte :

...pera guarda das quães lhe era necessario fazer hua câsa forte em que esteuêffem recolhidas, y affy alguns apoufentos onde se podeffe agafalhar aquella gente honrada que com elle vinha : lhe pedia que oueffe por bem que elle fizeffe este recolhimento.

Le prétexte est donc de portée commerciale, voire humanitaire ! Comment ne pas mettre en exergue l'hypocrisie de la démonstration ? Le représentant de la couronne portugaise ne l'estime cependant pas suffisante, passant à des considérations de politique intérieure et extérieure. L'érection de la forteresse, manifestation de l'alliance avec les Portugais, permettra au chef africain d'affirmer son pouvoir sur ses propres sujets, allusion à l'instabilité dynastique de ces contrées, et de s'affirmer vis-à-vis de ses voisins, référence aux nombreuses guerres entre les peuples lagunaires dont les Portugais n'ignoraient pas les funestes conséquences pour les belligérants :

O qual elle efferáua em deos que ferias penhor pera el rey ordinariamete mandar fazer aly refgate, com que elle Carámanfa feria poderóso em terras y fenhor dos comarcãos, fem alguem o poder anotar : porque a mefma câsa y o poder del rey que nella eftaria o defenderiam.

Ultime argument de la démonstration, qui discrédite totalement la proposition spirituelle : si Caramansa n'accepte pas cette proposition, les princes voisins s'empresseront de l'accueillir favorablement²⁰. Le chantage est à peine atténué par la réitération de l'estime du monarque portugais pour le roi, eu égard aux services rendus jusqu'à présent :

E dado que Báyo rey de Sáma y outros príncipes feus vezinhos, oueffe por grande honra fer esta fortaleza feita em fuas terras, y ajnda por jffo faziam hum grande feruiço a el rey : elle ouue por bem fer esta obra feita ante em fua terra, q polo amor y amizade que elle Carámanfa tratáua as coufas de feu feruiço.

On peut donc représenter la segmentarisation rhétorique du *requerimento* de la façon suivante :

(20) Il s'agit des peuples lagunaires évoqués plus haut.

1 — Prémisse spirituelle

- 1 — 1 — Existence de l'âme,
 - 1 — 1 — 1 — moyen d'entendement de l'univers,
 - 1 — 1 — 2 — principe humanisant.
- 1 — 2 — Existence d'un Dieu,
 - 1 — 2 — 1 — démiurge universellement reconnu,
 - 1 — 2 — 2 — rémunérateur du comportement humain.
- 1 — 3 — Nécessité du baptême,
 - 1 — 3 — 1 — acte initiatique,
 - 1 — 3 — 2 — accès à la connaissance.
- 1 — 4 — Exhortation
 - 1 — 4 — 1 — à la conversion,
 - 1 — 4 — 2 — en échange d'une alliance.

2 — Prémisse matérielle

- 2 — 1 — Arguments commerciaux :
 - 2 — 1 — 1 — enrichissement,
 - 2 — 1 — 2 — sécurité des échanges.
- 2 — 2 — Arguments politiques :
 - 2 — 2 — 1 — stabilité dynastique,
 - 2 — 2 — 2 — pouvoir régional.
- 2 — 3 — Conclusion :
 - 2 — 3 — 1 — chantage à la rivalité régionale,
 - 2 — 3 — 2 — réitération de la bienveillance portugaise.

On remarquera la disproportion spatiale entre les deux prémisses dont l'extension est, circonstance fort instructive quant aux procédés dialectiques, inversement proportionnelle à la véritable motivation du Portugal. Ce schéma nous permettra de faire apparaître l'inversion du *requerimiento* dans la conquête espagnole du Nouveau Monde, où, en pratique, la deuxième prémisse prendra le pas sur la première, comme la conquête du Tawantinsuyu, colosse au pied d'argile, en donne un bel exemple.

2 — Le *requerimiento* des Indes de Castille

- 2 — 1 — Le *requerimiento* de Cenú (1514).

On aura remarqué que Diego Dazambuja ne fit dans son exhortation aucune allusion aux pouvoirs conférés à son maître par le souverain pontife, titulaire du vicariat divin sur terre. Pourtant il en avait la possibilité, grâce aux bulles *Rex Regum* (1452), *Divino amore communiti* (1453) et *Romanus Pontifex* (1454) concédées par le Saint-Siège aux

rois lusitaniens. Dans ce dernier document, consécration de l'œuvre d'Henri le Navigateur, le pape Nicolas V leur accorda effectivement la totale possession des terres découvertes à partir des caps Bojador et Nam²¹. Calixte III confirma, par la bulle *Inter Caetera* du 13 mars 1456, la perpétuité du monopole²².

Après avoir obtenu d'Alexandre VI en mai 1493, par la bulle également intitulée *Inter Caetera*²³, la mission de convertir à la véritable foi les habitants du Nouveau Monde, puis l'octroi pour ces contrées de droits identiques à ceux des Portugais sur l'Afrique par la bulle *Eximiae devotionis*²⁴, la Castille, en échange de la reconnaissance de ses privilèges, renonça le 7 juin 1494, par la signature du traité de Torde-sillas, à rivaliser avec son voisin sur les côtes africaines. L'accord fut entériné le 24 janvier 1506 par Jules II dans la

(21) « *Tenore presentium decernimus et declaramus ac pro potioris iuris et cautele suffragio, iam acquisita et que imposterum acquiri contigerit provincias, insulas, portus, loca et maris, quaecunque quocunque et qualiacunque fuerint, ipsamque conquestam a capitibus de Bojador et de Nom predictis, Alfonso regi et successoribus suis regibus dictorum regnorum ac Infanti praefatis perpetuo donamus, concedimus et appropriamus per presentes* ». Voir le texte dans Alfonso García Gallo, « Las bulas de Alejandro VI y el ordenamiento jurídico de la expansión portuguesa y castellana en Africa e Indias », *Anuario de Historia del Derecho Español* 27-28, 1957-1958, p. 776-779. Pour l'interprétation des bulles dites « alexandrines », on se reportera à Antonio García y García, « La donación pontificia de las Indias », in : Pedro Borges, dir., *Historia de la Iglesia en Hispanoamérica y Filipinas (siglos XV-XIX)*, vol. 1, Madrid : B.A.C., 1992, p. 34-45.

(22) In : *id.*, p. 776-779.

(23) « *...et insulas praedictas viros probos et Deum timentes, doctos, peritos et expertos ad instruendum incolas et habitadores praefatos in Fide catholica et bonis moribus imbuendum, destinare debeatis, omnem debitam diligentiam in praemissis adhibentes* » ; in : A. García Gallo, *op. cit.*, p. 804.

(24) « *...vobis ac heredibus et successoribus vestris praedictis, ut in insulis et terris per vos seu nomine vestro hactenus repertis huiusmodi et reperiendis in posterum, omnibus et singulis gratiis, privilegii, exemptionibus, libertatibus, facultatibus, immunitatibus, litteris et indultis Regibus Portugalliae concessis huiusmodi, quorum omnium tenores ac si de verbo ad verbum praesentibus insererentur haberi volumus pro sufficienter expressis et insertis, uti potiri et gaudere libere et licite possitis et debeatis in omnibus et per omnia perinde ac si omnia illa vobis ac heredibus et successoribus vestris praefatis specialiter concessa fuissent...* » ; in : A. García Gallo, *op. cit.*, p. 809.

bulle *Ea quae pro bono*²⁵.

Le *requerimiento* destiné aux dirigeants autochtones des terres en voie de conquête et préparé à Valladolid en 1513 par les services du Conseil des Indes, sous la houlette du juriste Palacios Rubios, diffère grandement du précédent portugais. Il fut notifié pour la première fois en 1514 par le conquérant Pedrarias Dávila au cacique de Cenú, près de Carthagène des Indes, dans la future Nouvelle Grenade. Nous tenterons d'en saisir les différences en utilisant le texte présenté par Bartolomé de las Casas dans *Historia de las Indias*²⁶.

Au nom du roi don Fernando et de sa fille doña Juana, reine de Castille et de Léon, les nouveaux venus portent à la connaissance des indigènes l'existence d'un Dieu, éternel et unique, créateur, il y a cinq mille ans, du ciel et de la terre, puis d'un homme et d'une femme dont descendent tous les êtres humains. Il confia à Saint-Pierre, le premier pape, et à ses successeurs siégeant à Rome, le soin de veiller sur l'humanité : « *para que de todos los hombres del mundo fuese señor y superior a quien todos obedeciesen y fuese cabeza de todo el linaje humano* ».

Un de ces successeurs fit don des îles et de la terre ferme de la mer Océane aux dits souverains et à leurs héritiers, comme le prouve un document mis à la disposition des autochtones. Les habitants de la plupart des îles acceptèrent la soumission aux monarques titulaires de la donation et reçurent les religieux par eux envoyés afin de leur enseigner la véritable foi, à la suite de quoi ils se convertirent.

Les nouveaux interlocuteurs des Espagnols sont dans l'obligation de faire de même : « *...y vosotros sois tenidos y obligados a hacer lo mismo* ».

Après ce long préambule, le *requerimiento* est adressé au cacique. Ses sujets sont priés, après y avoir réfléchi le temps nécessaire, de reconnaître l'Eglise comme maîtresse de l'univers, la suprématie du souverain pontife, l'autorité sur les

(25) Voir : Florentino Pérez Embid, *La rivalidad castellano-portuguesa hasta el tratado de Tordesillas*, Sevilla : Escuela de Estudios Hispanoamericanos, 1948 ; Jean-Pierre Tardieu, « La 'Mina de oro' : du conflit luso-castillan aux traités d'Alcaçovas (1479) et de Tordesillas (1494) », *Bulletin Hispanique* 96 (1), 1994, p. 117-131.

(26) In : *Obras escogidas de fray Bartolomé de las Casas*, t. 2, B.A.E. 96, éd. de Juan Pérez de Tudela Bueso, Madrid, 1961, p. 308-309.

îles de ses représentants, le roi et la reine de Castille, et d'admettre l'enseignement dispensé par des religieux :

Por ende, como mejor podemos, vos rogamos y requerimos que entendáis bien en esto que os decimos, y toméis para entenderlo y deliberar sobre ello el tiempo que fuere justo, y recognozcáis a la Iglesia por señora y superiora del Universo mundo, y al Sumo Pontífice, llamado papa, y en su nombre al Rey y a la Reina doña Juana, nuestros señores, en su lugar, como a superiores y señores y reyes destas islas y tierra firme, por virtud de la dicha donación, y consintáis y déis lugar que estos padres religiosos os declaren y prediquen lo susodicho.

En cas d'acceptation, les Espagnols traiteront leurs partenaires avec amour (« *con todo amor y caridad* ») et respecteront familles et biens. Ils ne les obligeront point à devenir chrétiens, ce qu'ils pourront faire après avoir été informés de la vérité, comme le firent presque tous les habitants des autres îles. Cependant, une fois cette conversion acquise, ils bénéficieront de la part du roi et de la reine de Castille de nombreux privilèges et exemptions ainsi que de multiples faveurs.

En cas de refus ou de manœuvres dilatoires, une guerre totale leur sera livrée. Les Espagnols les réduiront en esclavage, de même que leurs femmes et leurs enfants, avant de les vendre, s'empareront de leurs biens et leur causeront tous les dommages possibles, maux dont l'entière responsabilité retombera sur eux :

Y si no lo hicierdes, y en ello dilación maliciosamente pusierdes, certificoos que con la ayuda de Dios, nosotros entraremos poderosamente contra vosotros y vos haremos guerra por todas las partes y maneras que pudiéremos, y vos subjectaremos al yugo y obediencia de la Iglesia y de Sus Altezas, y tomaremos vuestras personas y de vuestras mujeres e hijos y los haremos esclavos y como a tales los venderemos y dispornemos dellos como Sus Altezas mandaren, e vos tomaremos vuestros bienes y vos haremos todos los daños y males que pudiéremos, como a vasallos que no obedecen ni quieren rescibir a su señor y le resisten y contradicen ; y protestamos que las muertes y daños que dello se recreciesen, sea a vuestra culpa y no de Sus Altezas, ni nuestra ni destes caballeros que con nosotros vienen...

La segmentation rhétorique du discours met en évidence les différences avec le *requerimento* de la Mina :

1 — Prémisse spirituelle

1 — 1 — Existence de Dieu,

1 — 1 — 1 — démiurge universellement reconnu,

1 — 1 — 2 — dont le représentant est le pape,

1 — 1 — 3 — qui a fait donation des îles et de la terre ferme de la mer Océane aux souverains de Castille.

1 — 2 — Exhortation :

1 — 2 — 1 — évocation de la soumission des autres îles,
1 — 2 — 2 — obligation pour les interlocuteurs de les imiter,

1 — 2 — 3 — soumission à l'Eglise, au pape et aux souverains de Castille.

2 — Prémisse matérielle

2 — 1 — Arguments persuasifs :

2 — 1 — 1 — sécurité des personnes et des biens,

2 — 1 — 2 — rémunérations royales.

2 — 2 — Arguments dissuasifs :

2 — 2 — 1 — menace de guerre totale,

2 — 2 — 2 — asservissement des personnes et saisie des biens.

2 — 3 — Conclusion :

— les Espagnols se dégagent de toute responsabilité en cas de refus.

La comparaison des tableaux correspondant aux deux requêtes met en exergue la disparition du caractère subjectif dans le texte de Valladolid. Ce n'est plus, comme dans le *requerimento* de la mina do Ouro, le souci de l'âme de l'interlocuteur qui est présenté en premier lieu, avant même l'évocation de la création de l'univers par le Dieu des chrétiens, mais l'obligation qui lui est faite de se soumettre aux souverains de Castille comme représentants du pape, en charge de toute l'humanité par volonté divine, et de recevoir l'enseignement de la véritable foi. Point d'allusion à une rétribution spirituelle. Par contre la soumission entraînera une rétribution matérielle, et le refus sera sanctionné de la façon la plus violente, ce qui revient à faire peu de cas du libre-arbitre.

A l'hypocrisie du *requerimento* de la Mina, se substitue le cynisme du *requerimento* de Valladolid, qui motiva l'ardente protestation de Las Casas : « *¿ Todo esto no les había de parecer ser deliramentos o cosas fuera de razón y de camino y todos desvarios y disparates, mayormente quando les dijera que eran obligados de se sujetar a la Iglesia ?* »²⁷. C'est que

(27) *Op. cit.*, pág. 311.

l'auteur du texte, le docteur Juan López de Palacios Rubios²⁸, estimé de tous comme juriste et comme chrétien²⁹, et dont l'œuvre en faveur des Indiens suscite en général le respect du dominicain, s'est en l'occurrence laissé séduire par les théories du cardinal d'Ostie (« el Hostiensis »), Henri de Suse, pour justifier le pouvoir des rois de Castille sur les Indes. Le canoniste soutint en effet en 1253 dans *Summa Aurea Super Titulis Decretalium* que la venue du Christ avait rendu caduque la juridiction des gentils sur leurs territoires et que le chef visible de l'Eglise était l'héritier naturel de son pouvoir sur l'humanité³⁰. Dans *Historia de las Indias*, Las Casas s'élève avec véhémence contre une telle théorie, qu'il n'hésite pas à qualifier d'hérétique :

*Este (Palacios Rubios) [...] comenzó desde entonces a escribir cierto libro que intituló De insulis Oceanis, el cual después proseguió y acabó siguiendo en el error de Hostiensis, fundando sobre él el título que los reyes de Castilla tienen a las Indias; y, cierto, si sobre aquella errónea y aun herética opinión sólo estribara el derecho de los reyes a las Indias, harto poco les cupiera jurídicamente*³¹.

(28) « Este requerimiento ordenó el venerable doctor Palacios Rubios, bien mi amigo... », in : *op. cit.*, p. 309. Plus avant, il reconnaît que ce personnage et le licenciado Santiago œuvraient en faveur des Indiens (« favorecedores de los indios ») ; *op. cit.*, p. 212. « ...el cual, como arriba he alguna vez tocado, fuera desto, favorecía y se compadecía mucho de las angustias y daños de los indios » ; *op. cit.*, p. 309.

(29) « ...el doctor Palacios Rubio, doctísimo en su facultad de jurista, estimado en ella más que todos, y por bueno y buen cristiano también tenido » ; *op. cit.*, p. 184.

(30) L'un des fondateurs du concept de théocratie fut Innocent III (1198-1216) qui chercha à imposer aux souverains l'autorité du pape comme *vicarius Christi*, le Christ étant le *rex regum dominus dominantium*. Voir : Jean-Marie Mayeur et alii, *Histoire du Christianisme des origines à nos jours*, t. V, *Apogée de la papauté et expansion de la chrétienté (1054-1274)*, Paris : Desclée, 1933, p. 583. Dans *Summa Aurea*, l'Hostiensis affirme que le Christ « *omnia commisit Pedro* » et que les papes, au-delà de la donation de Constantin, héritèrent de la royauté universelle du Christ, dont l'avènement frappa d'obsolescence les droits des infidèles : « *et haec ratio sufficit in omnibus aliis terris in quibus nonnunquam imperatores romani jurisdictionem habuerint* ». De sorte que « *imperator ab Ecclesia imperium tenet et potest dici officialis ejus seu vicarius* » (Lib. III Decretal., c. 8, De voto et voti redemptione). Voir : A. Vacant et E. Mangenot, *Dictionnaire de Théologie Catholique*, Paris : Letouzey et Ané, 1935, « Pouvoir temporel du pape », t. XII/2, p. 2725.

(31) *Op. cit.*, *ibid.*

Dans le *Tratado comprobatorio del imperio soberano y principado universal que los reyes de Castilla y León tienen sobre las Indias*, écrit en 1552, Las Casas démontre que la théorie soutenue par « el Hostiensis » est non seulement totalement absurde (« *cosa absurdísima, vanísima, sin fundamento alguno de razón, ni de autoridad...* »), mais fondamentalement contreproductive :

¿ Qué mayor escándalo ; qué mayor ponzoña ; qué más eficaz causa para revolver y alborotar todo el mundo, y qué tan grande impedimento para la promulgación del Evangelio y fundación de la fee, pudiera ser que aquéste ? ¿ Con qué alegría fueran rescebidos los predicadores, apóstoles, y discípulos y ministros del Evangelio por los infieles ? ³².

L'analyse de l'ancien évêque du Chiapas nous permet de prendre l'exacte mesure de la différence entre le *requerimiento* espagnol et le *requerimento* portugais. Alors que dans celui-ci le souverain lusitanien est présenté (même si c'est de façon hypocrite) comme l'instrument de Dieu dans la conversion des gentils, dans celui-là, Dieu devient ouvertement l'instrument de l'ambition des monarques castillans.

2 — 2 — Le *requerimento* de Cajamarca

Dans la pratique, si nous en jugeons par la délivrance du « *requerimiento* » de Cajamarca, ou plutôt par les circonstances qui l'entourèrent, il semble que les Espagnols se soient gardés de transmettre toute la complexité de la requête. Selon la version de Francisco de Jerez, témoin directe des premiers mois de la conquête de l'empire incaïque ³³, la rencontre décisive fut précédée d'une entrevue entre les représentants du conquistador espagnol, Hernando de Soto et Hernando Pizarro, et l'Inca lui-même, ou du moins l'usurpateur Atahualpa. Mais à l'inverse de ce qui se déroula à la Mina, ce furent les nouveaux venus qui se virent contraints de passer entre les rangs formés par les membres de la suite du souverain qui ne fit preuve, dans un premier temps, d'aucune manifestation d'hospitalité :

...y pasó (Hernando Pizarro) por entre un escuadrón de gente que estaba en pie ; y llegado al aposento de Atabaliba, en una plaza había cuatrocientos indios que

(32) In : *Obras escogidas de fray Bartolomé de las Casas*, B.A.E. 110, éd. de Juan Pérez de Tudela Bueso, Madrid, 1958, p. 388.

(33) Francisco de Xerez, *Verdadera relación de la conquista del Perú* (1534), éd. de Concepción Bravo, Madrid : Historia 16, 1985.

*parecian gente de guarda ; y el tirano estaba a la puerta de su aposento sentado en un asiento bajo ; y muchos indios delante dél, y mujeres en pie, que quasi lo rodeaban...*³⁴.

Autre inversion capitale pour notre propos, ce qui constituait la deuxième phase dans la dialectique soutenant l'entrevue luso-africaine, à savoir la proposition d'alliance, fut présenté en premier lieu par Hernando Pizarro. Celui-ci, plutôt que de se lancer dans une exhortation spirituelle, exploita, tant qu'il en était encore temps, dans un rapport de forces extrêmement défavorable, l'effet de surprise surgi de la coïncidence de l'arrivée des Espagnols et de la prédiction du retour de Viracocha d'une part et, d'autre part, de l'effroi suscité par l'emploi d'animaux inconnus — les chevaux —, et d'armes à feu. S'ensuivit une surenchère de la part des deux interlocuteurs. Atahualpa accusa ses hôtes d'excès envers ses sujets et leur laissa entendre qu'il n'avait plus foi en leur invincibilité :

Mayzabilica, un capitán que tengo en el río de Turicara me envió a decir cómo tratábadas mal a los caciques, y los echábadas en cadenas ; y me envió una collera de hierro, y dice que él mató tres christianos y un caballo.

Il ne resta plus au frère du « gouverneur », dans un élan de forfanterie, qu'à mettre en doute la véracité de ces informations et à donner le change en proposant au prince l'aide des Espagnols contre ses ennemis :

*Mayzabilica es un bellaco, y a él y a todos los indios de aquel río matara un solo christiano ; ¿ cómo podía él matar christianos ni caballo, siendo todos ellos unos gallinas ? El Gobernador ni los christianos no tratan mal a los caciques si no quieren guerra con él, porque a los buenos que quieren ser sus amigos los tratan muy bien, y a los que quieren guerra se la hace hasta destruirlos y cuando tú vieres lo que hacen los christianos ayudándote en la guerra contra tus enemigos, conocerás cómo Mazaybilica te mintió*³⁵.

Atahualpa, en guerre contre son demi-frère Huáscar, héritier légitime de la mazcapaicha, vit l'intérêt de l'offre, tombant dans un piège qui se refermerait à Cajamarca. Car, contrairement à Diogo Dazambuja, nullement désireux d'outrepasser les pouvoirs octroyés par son maître, Francisco

(34) *Op. cit.*, p. 106.

(35) *Id.*, p. 107.

Pizarro n'avait aucune envie d'appliquer à la lettre le « *requerimiento* » élaboré à Valladolid, qui limiterait singulièrement sa soif de pouvoir et de richesses.

L'arrivée de l'Inca dans le site impérial, où se trouvaient cantonnées les forces espagnoles, se chargea, à l'instar de celle de Caramansa dans le campement portugais, d'une vaine sémiologie : les conquérants, qui n'avaient d'yeux que pour l'or des parures des dignitaires indiens, furent insensibles au signifié théocratique du cortège :

Luego venía mucha gente con armaduras, patenas y coronas de oro y plata. Entre éstos venía Atabaliba en una litera aforrada de pluma de papagayos de muchas colores, guarnecida de chapas de oro y plata.

Traíanle muchos indios sobre los hombros en alto, y tras desta venían otras dos literas y dos hamacas, en que venían otras personas principales. Luego venía mucha gente en escuadras con coronas de oro y plata. Luego que los primeros entraron en la plaza, apartáronse y dieron lugar a los otros. En llegando Atabaliba en medio de la plaza, hizo que todos estuviesen quedos, y la litera en que él venía y las otras en alto : no cesaba de entrar gente en la plaza ³⁶.

Le dominicain Fray Vicente de Valverde se chargea, grâce à un interprète, de la communication du *requerimiento*, alors que Francisco Pizarro se tenait prêt à donner le signal de l'assaut à ses troupes dissimulées à l'intérieur du palais :

Yo soy sacerdote de Dios, y enseño a los christianos las cosas de Dios, y asimesmo vengo a enseñar a vosotros. Lo que yo enseño es lo que Dios nos habló, que está en este libro. Y por tanto, de parte de Dios y de los christianos te ruego que seas su amigo, porque así lo quiere Dios ; y venirte ha bien dello ; y ve a hablar al Gobernador, que te está esperando ³⁷.

Il s'agit là d'une présentation très sommaire, se résumant à l'évocation du Dieu des chrétiens, à la proposition euphémistique de la conversion et à la rémunération de la soumission. Si nous en croyons Juan de Betanzos, la traduction du message aurait donné à une distorsion notable :

...y la lengua dijo que aquel padre era hijo del sol y que le enviaba el sol a él a le decir que no pelease y que le

(36) *Id.*, p. 110.

(37) *Id.*, p. 111.

diese obediencia al capitán que también era hijo del sol y que allí estaba en aquel libro aquello y que así lodecía aquella pintura por el libro...³⁸.

Garcilaso de la Vega réfute différentes versions de l'entrevue de Cajamarca offertes par les « historiens »³⁹, selon lesquelles les notions introduites par le religieux, en particulier au sujet de Jésus-Christ, auraient donné lieu à un début de contestation de la part d'Atahualpa :

...Vosotros creéis que Cristo es Dios y que murió ; yo adoro al sol y a la luna que son inmortales ; ¿ y quién os enseñó que vuestro Dios era el Hacedor del universo ? Y que fray Vicente de Valverde respondió que aquel libro ; y que el rey le tomó, y le ojeó, y puso al oído, y como vió que no le hablada lo echó en tierra⁴⁰.

De même Atahualpa n'aurait pas proclamé fièrement en ces termes son refus de se soumettre :

Soy libre ; no debo tributo a nadie, ni pienso pagarlo, que no reconozco por superior a ningún rey. Yo holgara ser amigo del emperador, porque muestra su gran poder en enviar tantos ejércitos a tierras tan alejadas ; empero lo que decis que debo dar la obediencia al Papa no me está bien, porque el hombre que procura dar a sus amigos lo ajeno y manda que yo dé y renuncie, a quien no conozco, el reino que hube por herencia no muestra ser de buen juicio.

Cette version s'éloigne effectivement des témoignages de Jerez et de Betanzos, pour se rapprocher d'une vision digne

(38) Juan de Betanzos, *Suma y narración de los Incas* (1551), éd. de María del Carmen Martín Rubio, Madrid : Ed. Atlas, 1987, p. 277.

(39) Le célèbre Métils affirme tirer ses informations des écrits du jésuite Blas Valera qui aurait lu la relation effectuée par Fray Vicente de Valverde lui-même — laquelle aurait été perdue par la suite —, des récits entendus auprès de sa famille maternelle au Cuzco, et des œuvres des chroniqueurs Agustín Zárate (*Historia del descubrimiento y de la conquista del Perú y de las guerras y cosas señaladas en ella acaecidas hasta el vencimiento de Gonzalo Pizarro y de sus secuaces, que en ella se rebalaron contra Su Majestad*, 1555) et Francisco López de Gómara (*Historia General de las Indias*, 1552). Voir : Albert Garcia, *La découverte et la conquête du Pérou d'après les sources originales*, Paris : Klincksieck, 1975, p. 183-184.

(40) Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas*, 2a parte, 1617, in : *Obras completas del Inca Garcilaso de la Vega*, t. IV, éd. del P. Carmelo Saenz de Santa María, t. IV, B.A.E. 134, Madrid, 1965, p. 45-56.

de Las Casas. Selon Garcilaso, Atahualpa ne refusa pas de se plier au versement d'un tribut, mais il voulut savoir la cause d'une telle exigence. En fait, en accord avec l'orientation idéologique de son ouvrage, le chroniqueur présente à ses lecteurs un prince sûr de ses droits mais plein de bonne volonté envers les nouveaux arrivés. De sorte qu'il n'aurait pas jeté le missel du dominicain renfermant le *requerimiento*, geste qui aurait motivé l'offensive des Espagnols. Ce serait le religieux, surpris par les cris des Indiens, qui aurait fait tomber le livre à terre.

Notre propos n'est pas de reconstituer la présentation du *Requerimiento* à Cajamarca. A bien y regarder cependant, les éléments présentés par le Métis (évocation du Dieu créateur et rémunérateur du comportement de l'homme dans l'au-delà, autorité du pape, comme vicaire du Christ sur terre, obligation pour Atahualpa et ses sujets d'obéir au pape et de se convertir)⁴¹ sont une glose du texte de Valladolid, ce qui laisserait entendre que le chroniqueur aurait pu recoustituer la scène en s'appuyant en partie sur le document authentique. En définitive, on retiendra que l'aspect sommaire des versions de Jerez et de Betanzos semble être en accord avec le contexte et l'évidente impossibilité pour Fray Vicente de Valverde de rendre le document dans son intégralité.

A la différence du *requerimiento* castillan qui fut à l'origine d'une conquête exhaustive des vastes empires amérindiens, le *requerimento* portugais n'eut pas comme suite immédiate l'occupation de l'Afrique occidentale. Certes, il motiva probablement la conversion du roi du Congo⁴² ; mais on sait que celle-ci n'influença pas fortement la mentalité populaire qui revint à ses pratiques traditionnelles. Il permit surtout un contrôle économique à partir des forteresses établies sur la côte.

Cela s'explique en partie par les obstacles climatiques, défenses naturelles de l'Afrique, comme le pressentit cinq siècles plus tard Esteban Montejo, ancien esclave cubain⁴³. A part quelques maladies contractées sur la côte pacifique,

(41) On se reportera à l'analyse de la version de l'Inca Garcilaso présentée par Albert Garcia, *op. cit.*, p. 184-185.

(42) Nzinga Kouwou retourna à ses croyances ancestrales, alors qu'il avait été baptisé le 3 mai 1491. L'un de ses fils, non sans difficulté, renoua les relations avec le christianisme et régna sous le nom d'Alfonso I (1506-1543).

(43) « *La muralla era vieja en Africa* » ; voir : Miguel Barnet, *Biografía de un Cimarrón*, Barcelona : Ediciones Ariel, 1968, p. 14.

comme celle des verrues, les membres des expéditions espagnoles n'eurent pas grand mal à s'adapter. Mais un concours de circonstances vint donner une portée extraordinaire à la sommation espagnole sur les hautes terres où étaient établies les grandes civilisations aztèque et incaïque. L'arrivée des conquérants, sous un prétexte religieux, coïncidait étrangement avec le retour annoncé par les augures de Quetzalcoatl et de Viracocha, confusion tout à fait providentielle selon l'analyse de Garcilaso de la Vega.

Il y a plus, qui nous oblige à revenir sur l'influence de l'enseignement du cardinal d'Ostie dans l'élaboration du *requerimiento* de *Valladolid*. Il convient de souligner qu'elle constitue en définitive la principale différence avec le texte portugais. Comment ne pas voir que le glissement de l'adhésion au Dieu des chrétiens qui caractérise le message délivré par Diogo Dazambuja à la soumission aux rois de Castille, représentants du Pape, vicaire de Jésus sur la terre, correspond aux prémices d'une vision totalisante, et peut-être même à celles du concept de monarchie universelle qui se développa sous le règne de Charles-Quint⁴⁴ ?

Jean-Pierre TARDIEU
Université de la Réunion

(44) Le chancelier Mercurino Gattinara, aux dires de Ramón Menéndez Pidal, adhérent aux théories de l'école juridique de Bologne (XII^e-XIII^e s., gloses du *Corpus juris civilis* réunissant les textes de Justinien), voyait dans l'accès du roi Charles à la dignité impériale, « *un título justísimo para conseguir el orbe entero, para obtener la monarquía del orbe* », « *un derecho camino de la monarquía para reducir el universal mundo bajo un solo pastor* » ; in : « *Formación del fundamental pensamiento político de Carlos V* », *Charles-Quint et son temps*, colloque du 30 septembre 3 octobre 1958, Paris : C.N.R.S., 1972, p. 7.